

Betty Bednarski et Ray Ellenwood (dir.), *Jacques Ferron hors Québec / Jacques Ferron Outside Quebec*, Toronto, Éditions du GREF, 2010, 314 p.

François Ouellet

Numéro 33, printemps 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1016379ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1016379ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ouellet, F. (2012). Compte rendu de [Betty Bednarski et Ray Ellenwood (dir.), *Jacques Ferron hors Québec / Jacques Ferron Outside Quebec*, Toronto, Éditions du GREF, 2010, 314 p.] *Francophonies d'Amérique*, (33), 143–145.
<https://doi.org/10.7202/1016379ar>

adulte, comportent des idéologies parfois incongrues avec celles que l'on retrouve habituellement dans le genre, mais concordantes avec le reste de l'œuvre de l'auteur.

L'inclusion d'une bibliographie sélective des principaux travaux sur Roy ajoute certainement à la valeur du collectif, dont l'une des vertus principales est de servir d'introduction à la critique royenne et à son évolution au fil des décennies.

Nicole Nolette
Université McGill

Betty Bednarski et Ray Ellenwood (dir.), *Jacques Ferron hors Québec / Jacques Ferron Outside Quebec*, Toronto, Éditions du GREF, 2010, 314 p.

Cet ouvrage bilingue comprend majoritairement des contributions faites dans le cadre d'activités (au Collège universitaire Glendon et à l'Université Dalhousie) menées entre avril 2005 et avril 2006, soit au cours de l'année hommage organisée par Luc Gauvreau et Yolande Gingras pour souligner le vingtième anniversaire de la mort de Jacques Ferron. Il s'agit d'explorer le « hors Québec » de Ferron à la fois en regard de la biographie (voyages, correspondances, etc.), des prises de positions politiques de l'écrivain, de la réception de l'œuvre et de la présence des espaces canadien et européen dans celle-ci. Si ces perspectives diversifiées sont appropriées au profil de cet écrivain phare de l'altérité et des représentations de l'autre, elles font néanmoins de ce *Jacques Ferron hors Québec* un très curieux ouvrage, passablement disparate, inégal à la fois en ce qui a trait à la qualité et au genre des contributions. De la réflexion libre à l'essai savant, en passant par la correspondance entre Ferron et John Grube (Luc Gauvreau introduit et publie huit lettres de Grube et quatre nouvelles lettres de Ferron qui font suite à *Une amitié particulière*), l'ouvrage, par ailleurs rehaussé d'illustrations en couleurs, présente deux versants « étrangers » de l'écrivain, le canadien et l'europpéen.

On sait que Ferron a peu voyagé. Au Canada, outre quelques déplacements en Colombie-Britannique et en Ontario, il se rendit à Moncton à trois reprises : en 1966, alors qu'il est chroniqueur à *L'information médicale et paramédicale*, en 1972 et en 1974, à l'invitation du ferronien Pierre L'Hérault, alors professeur à l'Université de Moncton. C'est donc essentiellement le rapport à l'Acadie qui a mobilisé l'intérêt

de Ferron, même si les chroniques recueillies dans *Le contentieux de l'Acadie* nous montrent qu'il était peu réceptif à la situation des minorités francophones du Canada. « Qu'elles s'anglicisent, c'est le mieux qu'elles ont à faire », écrivait-il en 1960. Ce qui ne l'empêchait pas d'apprécier l'œuvre d'Antonine Maillet et, chose étonnante, de consacrer Moncton ville littéraire dans *Les roses sauvages*. L'historien Yves Frenette traite ici de ces questions, recoupant en partie, mais avantagement, les articles de Jean Morency et du poète acadien Herménégilde Chiasson. Dans un autre ordre d'idées, Annette Hayward livre de bonnes observations sur *Le Don Juan chrétien*, après avoir relaté l'histoire de la présentation de la pièce sous la forme d'un spectacle de marionnettes à l'Université Queen's et au pénitencier de Millhaven en 1975. Ray Ellenwood, traducteur de Ferron, aborde la relation de l'écrivain à l'Ouest canadien, notamment dans le cadre de la traduction de *Ciel de Québec*. Alexis Lachaine, dans une perspective radicalement différente (son texte est issu de sa thèse de doctorat à York), interroge la posture de Ferron par rapport au colonialisme dans le contexte des années 1960.

Pierre L'Hérault, dont on connaît l'importance des travaux sur Ferron, se penche sur la place de l'Europe dans l'œuvre ferronienne, principalement ici la France et l'Angleterre. L'Europe n'offre pas de « discours constitué » chez Ferron, elle est plutôt présente de manière « oblique » ; en substance s'y substituerait la valorisation de la référence amérindienne et de la forme du métissage. La position de l'écrivain est d'ailleurs singulière au sein des intellectuels de sa génération, car si Ferron ne partage pas leur admiration béate de la France, il n'a pas non plus l'aversion pour l'Angleterre qui habituellement fait les frais de la passion française. D'une certaine manière, la part anglaise est la plus consistante chez Ferron, car elle lui permet souvent de problématiser la fiction (comme dans *Le ciel de Québec* ou *Le salut de l'Irlande*) ; néanmoins, les lectures de Ferron et une certaine pratique intertextuelle nous montrent que la France littéraire et linguistique n'est pas en reste. On sait que si Ferron ne prenait pas au tragique l'histoire coloniale du Québec, la défense de la langue française lui tenait à cœur plus que tout.

En octobre 1973, Ferron se rendit à Varsovie pour le congrès de l'Union mondiale des écrivains médecins. C'est le seul voyage qu'il fit jamais à l'extérieur du Canada. Betty Bednarski, dont on connaît l'important ouvrage sur Ferron (*Autour de Ferron*, qui vient d'être réédité aux PUL),

étudie à ce propos la fonction identitaire de la Pologne ferronienne en s'aidant notamment de la correspondance de l'écrivain (essentiellement inédite), avant de s'intéresser aux lectures polonaises de celui-ci. Pays « si longtemps incertain » (lettre à J. Grube), la Pologne aura été pour Ferron une nouvelle Irlande, lui offrant la possibilité de faire l'épreuve d'une autre identité fragile. Quant aux lectures polonaises, Bednarski croit trouver chez Ferron une évolution qui va de l'enthousiasme (T. Konwicki et son traducteur G. Lisowski) à une « Pologne désapprise » (C. Milosz).

Susan Murphy livre probablement le meilleur texte de l'ouvrage. En s'intéressant à la dédicace du *Salut de l'Irlande* (« À Monsieur Peter Dwyer »), elle parvient à éclairer un roman passablement complexe, notamment en puisant dans des lettres inédites de Ferron à Jean Marcel. D'abord, Murphy situe *Le salut de l'Irlande* dans le contexte de sa rédaction. On sait que le roman, initialement paru en feuilleton dans *L'information médicale et paramédicale* en 1966-1967, avait été abandonné par Ferron; mais l'écrivain le réécrit et l'achève à la suite de la mort de Pierre Laporte, dotant le roman d'une fin nouvelle qui prend position sur la crise d'Octobre. Murphy s'attarde ensuite aux liens réels et fictifs de Ferron avec Dwyer afin de montrer comment la dédicace, agissant par dérision, « fait partie intégrante du projet littéraire du roman » (p. 154); ici le dédicataire, en raison de sa biographie (espion britannique et employé au Conseil des arts du Canada) et de son identité d'Irlandais québécois (mais sur ce point, Ferron se trompe), figurerait comme l'envers politique des immigrés irlandais du roman qui, à la fin, participent à la lutte nationale du Québec.

Si l'œuvre de Ferron s'est nourrie d'une altérité constructive, c'est en revanche un euphémisme de dire que son œuvre est peu connue à l'extérieur du Québec, au Canada comme en France. Il y a là une forme de paradoxe, du moins une situation pour le moins troublante, alors que cet écrivain qui se disait « mineur » est probablement (autre paradoxe!) le plus grand de nos écrivains.

François Ouellet
Université du Québec à Chicoutimi